

UNE INTERVENTION AUDACIEUSE ET CRÉATIVE

Par Claude Mailloux 2007

INTRODUCTION

Dans un passé encore récent dans les milieux institutionnels, l'aumônerie était une réalité qui pouvait être passablement homogène d'un hôpital à l'autre. Aujourd'hui le paysage a passablement changé, les soins spirituels faisant le bonheur des uns-es et en inquiétant d'autres. Quoi qu'il en soit, il demeure que le paysage religieux et spirituel a subi de multiples transformations depuis les trois dernières décennies.

Le religieux a été relégué au domaine du privé et les religions sont en perte de pratiquants-es habituels-les. Pour plusieurs, la religion ne veut plus dire grand-chose sauf peut-être encore pour les rites de passage, comme c'est le cas du baptême et de l'initiation sacramentelle, et dans les périodes de crise au moment où la vie semble menacée ou, à tout le moins, perturbée.

Avec les questions spirituelles et religieuses qui refont surface lors d'un séjour en milieu de santé, l'intervenant-e se demande comment agir d'une manière audacieuse et créative pour que ce qui a pu se vivre par le ou la malade ne replonge pas dans l'insignifiance une fois la personne retournée dans son milieu. C'est la question à laquelle cette conférence veut tenter une esquisse de réponse en situant quelques balises essentielles à un agir à la fois professionnel et ajusté aux personnes et aux diverses situations.

Afin de conserver une perspective qui nous permet de demeurer nous-mêmes en tant qu'intervenantes et intervenants, notre propos se divise en cinq parties certaines plus étoffées parce que centrales à notre questionnement professionnel et d'autre présentant une brève évocation des réalités qui contribuent à la mise en contexte de la réflexion. Ainsi une première partie esquisse le portrait du changement du paysage de l'intervention et introduit la question qui se pose à nous en seconde partie : « Comment faire du neuf avec de l'ancien ? ». Suit un premier développement – 3^e partie – qui cherche à montrer une voie inédite à l'audace et à la nouveauté enracinée dans le terroir spirituel du christianisme. Ce premier développement soulève une seconde question. Il s'agit de la possibilité de la rencontre des autres religions et spiritualités à partir d'un enracinement chrétien, voire, plus profondément, de la rencontre de chacun-e avec sa profondeur

spirituelle. Ce second développement – 4^e partie – est complété par une esquisse d'identification du mal spirituel commun à l'humanité tel que la tradition biblique le présente – 5^e partie. Enfin, la réflexion se conclut par une ouverture sur la nécessité de travailler à libérer les personnes du mal spirituel qui les enserre dans des pratiques religieuses ou spirituelles qui amplifie le malheur au lieu d'ouvrir à une espérance de guérison par l'écoute du cri de souffrance qui déchire l'humanité et qui témoigne de sa compromission avec la mort.

1- ESQUISSE D'UN CHANGEMENT DE CONTEXTE

L'intervention spirituelle dans un passé encore récent

La population desservie était majoritairement catholique et francophone ou protestante et anglophone ou francophone. Les groupes les plus forts disposaient même d'hôpitaux « confessionnels ».

L'aumônier catholique donnait des soins par les sacrements [eucharistie, sacrement des malades, sacrement du pardon], les sacramentaux [eau bénite, chapelets bénits, images bénites], la prière [publique ou privée] et l'écoute spirituelle. Il y avait un contenu de la foi à transmettre; c'était le message catholique.

L'intervention spirituelle contemporaine

La population desservie est souvent issue de plusieurs souches culturelles. Elle témoigne d'une pluralité de traditions spirituelles et religieuses ainsi qu'un d'une recherche de valeurs spirituelles sans bornes précises (nouvel âge). Au point de vue spirituel, les hôpitaux sont la plupart de temps desservis par des membres des groupes religieux les plus influents.

L'intervenant-e catholique est exposé-e à une pluralité de croyances, à des référents multiples présents à l'intérieur d'une même tradition religieuse ou spirituelle. Bien que l'offre de soins spirituels de type religieux est toujours requise, il y a une nécessité d'offrir un éventail de soins qui ne se limitent plus aux activités habituelles de l'aumônier catholique d'autrefois.

Le maintien du statu quo

Risque de s'acheminer vers une offre de soins déphasée mais rassurants pour l'intervenant-e en recourant à des langages divergents qui rejoignent des préoccupations différentes [entre l'intervenant-e et la population desservie]. Ce type de malentendu résulte en rencontres sans rencontres dans lesquelles chacun-e demeure sur ses positions, ses résistances. On offre un message (contenu) qui ne passe pas alors que la recherche spirituelle et religieuse est omniprésente.

Les symboles religieux/spirituels diffèrent et un grand nombre de nouveaux symboles émergent avec des qualités de substantialité, d'usage courant et de liens avec l'expérience de vie alors que les symboles religieux sont minimalistes.

2- COMMENT FAIRE DU NEUF AVEC DE L'ANCIEN ?

On peut intervenir en cherchant toutes sortes de façon de faire plus ou moins indépendamment du terreau. On cherche parfois des gadgets, des trucs, en tout cas des solutions qui n'engagent pas vraiment..., mais qui donnent des résultats rapides. Parfois nous obtenons le contraire de ce que nous cherchons, mais à l'occasion des trouvailles pointent à l'horizon.

On peut également en profiter pour s'enraciner dans le terreau commun à l'humanité en construisant des ponts entre :

- Hier et aujourd'hui
- Institutions et professions
- Pratiques et traditions
- Religieux, spirituel et profane

Ainsi, on se retrouve en marche avec le peuple de la Bible qui relit son histoire et y découvre le passage et l'œuvre de celui dont on ne peut prononcer le nom, YHWH. On ne peut dire son nom parce que celui-ci échappe à la prise dans le langage et à toute activité réductrice. Il est mystère d'une présence qui laisse des traces...

Le peuple de la Bible apprend à lire ces traces en communauté et avec l'éclairage de figures qui ont le don de la lecture... Évidemment, la vérité dont il est question est une

vérité religieuse. Alors le souci historique moderne qui raconte avec exactitude n'y retrouve pas tout à fait sa logique...

Enfin il y a une autre option complémentaire des deux premières. Il s'agit de développer graduellement des attitudes nouvelles à partir de la remise en question de la définition de l'Esprit. En revenant au plus simple du langage courant, on se retrouve l'expression « esprit de famille ». L'esprit de famille se comprend comme une orientation particulière constituée de ses volets social, biologique, spirituel et religieux qui caractérise une famille particulière et la distingue des autres familles. C'est un peu comme une identité spirituelle.

Dans la vie spirituelle, nous pouvons « définir » l'esprit simplement par son caractère de *tournure vers*. Un esprit possède une visée, ou une direction, qui lui est propre. Nous sommes alors au plus près de la notion chrétienne de l'Esprit Saint qui est l'unité de Père tournée vers le Fils et du Fils tourné vers le Père. L'Esprit est une tournure unitive dans la différence; c'est cela l'amour divin : union dans la différence.

3- L'AUDACE ET LA NOUVEAUTÉ ENRACINÉE

Pour faire du neuf, il importe de retrouver des racines vives et une tradition vivante et entraînante. Si le Christianisme comporte quelque vérité, celle-ci se trouve dans l'expérience du Verbe fait chair plutôt que comme contenu même si une tradition ne peut survivre sans élaborer ses contenus.

La vérité et l'originalité du Christianisme reposent sur les intuitions profondes du Premier Testament. Ainsi dans les deux récits de la création au Livre de la Genèse, le point commun tient dans la création qui est l'*œuvre* de la *Parole prononcée par la bouche de Dieu*. La création apparaît littéralement en *réponse*. Cela me fascine beaucoup parce que l'écoute est, il me semble, ce qui caractérise les grandes figures de l'humanité et la surdité est la caractéristique des dictateurs de tous acabits¹.

Dans le premier récit (Gn 1), l'humain est créé à l'image et à la ressemblance du Dieu sans image de lui-même (1, 26-27). Il n'y a pas dans ce récit l'homme d'abord et la

¹ Qu'ils soient sanguinaires ou non importe peu. Ce qui caractérise leur pouvoir c'est la domination et ce qui constitue leur pierre d'achoppement c'est la critique. Dans un régime totalitaire, la première chose que l'on contrôle c'est l'exercice de la prise de parole.

femme ensuite, il est créé homme et femme; c.-à-d. mâle et femelle. S'ajoute au verset suivant (28) l'ordre d'être féconds. À l'image et à la ressemblance de Dieu, la rencontre de l'homme et de la femme transmet la vie, l'image pourrait-on arguer, ainsi que la ressemblance avec Dieu. Si la reproduction biologique s'opère comme un mécanisme aveugle et sourd, l'engendrement dans le souffle de l'esprit en appelle à une réponse éminemment subjective que le texte situe dans le dialogue que Dieu entretient avec lui-même dans sa différence de source (Père), de souffle (Esprit) et de parole créatrice (Verbe).

Dans le second récit, l'homme est créé seul, mais il ne parle la première fois que lorsqu'il rencontre la femme : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair » (2, 23b) Ceci est loin d'être anodin, car sans l'homme et la femme, sans la différence, il n'y a pas d'homme vraiment. Il n'y a qu'un être seul et isolé pour qui les autres ne résonnent pas dans la reconnaissance. C'est la différence qui permet de se reconnaître en tant qu'un singulier parmi d'autres différents et semblables en même temps.

Même si le récit de Gn 2-3 présente l'arrivée de la femme après celle de l'homme, la structure même du récit laisse entendre que l'homme n'est jamais sans la femme puisque la prescription faite en 2, 16b-17 – « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir » – n'est jamais répétée alors que la femme qui apparaît plus tard connaît pourtant la prescription puisque c'est avec elle que le serpent tient son discours.

Ce second récit comporte quelque chose d'encore plus intéressant parce qu'il permet de voir l'esprit humain en exercice lorsqu'il est question de la chute originelle, selon l'appellation d'Augustin. Ce passage est éminemment précieux, bien que mal compris. Selon l'auteur de l'*Épître aux Hébreux*, le péché est entré dans le monde par la faute du Premier Adam. Quelques siècles après l'auteur de l'*Épître aux Hébreux*, Augustin précise que le péché entre dans le monde par la désobéissance de la femme. Un geste précis et identifiable – la bouchée de pomme prise par Ève, d'abord, et par Adam, ensuite – et une conséquence – la découverte de la nudité – placent dans la bouche d'Augustin et de ses successeurs l'exercice de la sexualité humaine comme le péché des origines qui aura

besoin du sang du Fils de Dieu conçu sous la couverture de l'Esprit – hors de l'exercice sexuel – pour assouvir la soif de vengeance absolue de Dieu. Voilà en gros *Le Dieu pervers* décrit par Maurice Bellet il y a près de trente ans².

Il y a plusieurs autres lectures que l'on peut faire de ce texte. Une approche anthropologique met en lumière une part de la réalité humaine qui est compromise avec le mal. Cette compromission s'annonce comme une torsion de la directive divine induite par le serpent qui « était la plus astucieuse de toutes les bêtes des champs (3, 1a). À propos de l'astuce, la note « w » de la TOB pointe le pouvoir de la séduction qui enferme l'homme et la femme dans une puissance trompeuse. La puissance trompeuse du serpent détourne la directive divine.

Il remplace « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin » (2, 16b) par « Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin... » (3, 1c). La torsion peut apparaître minime, mais elle dénie tout de même la directive de Dieu tout en induisant que celui-ci refuse à l'humain sa nécessaire nourriture. La directive divine qui a pour objet un conseil pour la vie de l'humain se trouve tournée en un mensonge ou une menace de mort. Le serpent fait de Dieu un menteur. Cela traduit parfaitement la difficulté humaine de se fier à quoi que ce soit d'autre que sa volonté et ses idées propres.

Le dialogue entre le serpent et Ève va beaucoup plus loin en faisant de Dieu un menteur jaloux. « Non vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance de ce qui est bon ou mauvais » (3, 4b-5). Nous nous trouvons ici en pleine projection jalouse qui refuse la vie à l'autre parce qu'elle ressent cette vie autre comme une privation pour soi. D'ailleurs le chapitre 4 enchaîne avec le récit du meurtre d'Abel par son frère Caïn dans un excès de jalousie meurtrière.

Ce que l'auteur raconte, c'est le lot de l'humanité. C'est en somme ce qui se constate tous les jours : torsion de la parole pour abuser de l'autre et rage jalouse qui peut aller au meurtre. Cela est dans l'humain³, il n'y a pas à se surprendre. Le récit de la Genèse ne

² Maurice Bellet, *Le Dieu pervers*, Paris, DDB, 1979.

³ On peut aussi faire un lien avec l'énonciation de la loi sur des tables de pierre. L'interdiction « Tu ne tueras pas » par exemple révèle que l'homme et la femme portent parfois très secrètement en eux-elles ce désir de tuer. Anthropologiquement lue la loi dit : « tu trouveras en toi le désir de tuer, lorsque tu

connaît donc pas un avant la faute tel que la théologie l'a construit, mais il présente effectivement ce qui détruit l'humain – la torsion jalouse – et sa conséquence narcissique : l'autre en veut à ma vie.

D'ailleurs, la conséquence qui suit la désobéissance est la découverte de la nudité. Il ne s'agit pas de la nudité physique bien qu'on ne puisse l'exclure. Il s'agit davantage de l'état de fragilité de l'existence humaine. La réaction des partenaires ne se fait pas attendre : « Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes » (3, 7b). Autrement dit, l'état de limite et de fragilité de la condition humaine est insupportable. Il faut s'en protéger l'un devant l'autre et se cacher de Dieu. « Or ils entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le jardin au souffle du jour⁴. L'homme et la femme se cachèrent devant le Seigneur Dieu au milieu des arbres du jardin. » (3, 8) Le désir d'ignorer et de se cacher de sa propre finitude–vulnérabilité est selon moi la véritable chute de l'humain. L'erreur et la faute font partie de la route, mais se détourner du « souffle », de la « Ruah », répond à la notion de péché qui est coupure de relation avec le Seigneur Dieu qui se promène dans le jardin protégé (un jardin planté en Éden). Le jardin protégé, c'est le cœur et lorsqu'une personne souffre, la réaction viscérale habituelle consiste à tenter d'éviter de souffrir. C'est normal dirait-on. Le problème c'est que cette réaction de fermeture nous coupe du plus profond de nous même habité du Souffle, et nous coupe des autres.

Le réflexe défensif est compromis avec la tromperie jalouse, voilà le message anthropologique du début de la Genèse. L'homme et la femme naissent dans une structure centrée sur la nécessité de se protéger pour survivre et risquent constamment la méprise de l'image de soi avec l'habitation par le souffle. L'homme et la femme conçus à l'image et à la ressemblance de Dieu risquent de s'enfermer dans leur image confondue avec le Souffle qui les habite. Plus que des gestes particuliers, le péché est cette tournure qui détourne l'humain de cette réalité mystérieuse qui se donne à l'humanité entière dès

rencontreras ce désir, renonces-y afin de vivre ». Voir Denis Vasse, *Un parmi d'autres*, Paris, Seuil, Coll. « le Champ freudien », 1978, chapitre 1 (La mise en pratique de la loi), p. 7-30.

⁴ La note « e » de la TOB indique le souffle comme la *Ruah* qui est le milieu insaisissable dans lequel « le Dieu de vie rencontre l'homme ».

l'origine et dans le temps de l'histoire à partir du début jusqu'à la fin de chacune des existences particulières.

L'audace et la nouveauté du Christianisme consistent précisément à se situer à l'écoute du Verbe créateur qui se donne dans le Souffle afin de retrouver le chemin de l'obéissance pour que la vie de la personne puisse redevenir création en réponse à *et de* ce qui parle en nous et entre nous, dans la chair de l'humanité.

4- RENCONTRER LES AUTRES RELIGIONS ET LES TRADITIONS SPIRITUELLES ?

Une rencontre est-elle possible avec les différentes tendances dans une même tradition chrétienne, avec les divers courants du christianisme, avec les autres religions et traditions spirituelles ? Cette question en recoupe une encore plus fondamentale : une rencontre de l'humain avec sa propre profondeur spirituelle est elle possible ? Pour répondre à cette question, j'emprunte la voix de Jean Vanier fondateur de l'Arche.

Cette rencontre avec la profondeur intérieure mystérieuse c'est la seconde naissance dont il est question dans l'évangile de Jean. Je cite ici une partie de la réflexion de Jean Vanier sur le texte Jn 3, 1-21 où Jésus s'entretient avec Nicodème sur la naissance dans le Souffle.

Comment se fait cette renaissance?

Nicodème, ce maître juif sûr de lui et de sa théologie, s'ouvre à présent et demande humblement à Jésus

Comment cela peut se faire ? (3, 9)

Jésus est surpris par l'incompréhension de Nicodème :

Tu es maître en Israël, et ces choses-là, tu ne les saisis pas? (3, 10)

Tous les grands prophètes hébreux n'avaient-ils pas annoncé le don de l'Esprit qui renouvellerait les gens et changerait leurs coeurs?

Ce don de l'Esprit et de la vie annoncé par les prophètes est symbolisé par l'eau.

L'eau qui nettoie, purifie et donne la vie.

Le prophète Ézéchiél a vu couler du Nouveau Temple les eaux qui guérissent et donnent la vie (Ez 47,9-12), et au nom de Dieu il a annoncé :

Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés; de toutes vos souillures et de toutes vos idoles, je vous purifierai. Je vous donnerai un coeur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair (Ez 36, 25-26)

Le prophète Joël avait annoncé que l'Esprit de Dieu serait répandu non seulement sur les chefs religieux, les prophètes et les théologiens, mais sur toute chair (Jl 3, 1).

Comment Nicodème a-t-il pu oublier toutes ces promesses de Dieu révélées par les prophètes? Qu'est-ce qui l'a fait s'accrocher à des pratiques humaines et religieuses, à des certitudes théologiques vides de souffle et d'Esprit et l'a rendu aveugle aux façons de faire de Dieu, toujours surprenantes?

Qu'est-ce qui nous rend aveugles aux façons de faire de Dieu et à ce qui est nouveau?

Qu'est-ce qui fait que nous nous accrochons à nos idées et à nos projets, à des formes religieuses légales, vides de vie? C'est que nous sommes attachés aux valeurs de la société, aux idoles que sont le pouvoir, la compétition, l'argent, toutes choses qui nous empêchent de découvrir d'autres façons de vivre et de lutter pour un monde plus juste, et d'écouter le souffle léger de Dieu.⁵

Les propos de Jean Vanier donnent à comprendre que la recherche de sécurité dans des fausses certitudes, dans des idoles, revient à détourner le Souffle qui se promène au jardin commun du cœur de l'humanité. Se sécuriser dans une fausse certitude consiste à mettre

⁵ Jean Vanier, *Entrer dans le mystère de Jésus. Une lecture de l'évangile de Jean*, Montréal, Novalis/Bayard, 2005, p. 78-79.

sa confiance dans le discours de quelqu'un plutôt que dans la Parole vivante, quitte à faire passer Dieu pour un menteur en tentant de sauver l'humain. Mettre sa sécurité dans des idoles, c'est faire des productions humaines la panacée qui peut nous guérir de notre mal : la perte du lien avec le Souffle qui habite le jardin de l'humanité.

5- LE MAL SPIRITUEL

Ainsi perdu et éloigné de ce qui fait son unité, le genre humain ne peut plus que se détruire plus ou moins rapidement dans une méprise qui interdit une rencontre véritable entre des semblables qui cherchent la vie. Il n'y a plus que le heurt des fragilités qui tentent à se préserver les unes des autres. Entre ces deux abîmes, l'humanité trace son chemin pour la vie ou pour la mort sans trop comprendre ce qui lui arrive.

C'est pourquoi l'ensemble de la Bible appelle sans cesse l'humanité à la conversion. En effet sans retournement vers le Souffle, ne règne plus que l'apparence de vie avec ses règles aveugles qui conduisent graduellement tout vivant à expérimenter la mort alors que l'humanité a soif d'une vie qui ne s'éteint pas avec la mort.

C'est en se laissant guider par les traces de la Vie du Souffle qu'une rencontre avec soi, avec les autres et avec Dieu peut devenir le lieu d'une fécondité foisonnante. Cette recherche est le facteur commun de toutes les recherches spirituelles et religieuses. Syntoniser cette fréquence vitale rend le dialogue possible dans le respect des différences et redonne à chacun-e le rôle de passeur-e de vie.

Oui, l'audace conduit à nommer le mal qui ronge l'humain non pas tant dans le général que dans le particulier de la rencontre entre un-e intervenant-e en soins spirituels et un-e patient-e ou malade.

Le mal se rencontre sous la forme de la perversion, non pas au sens moral bien que cela en fasse partie, mais au sens de détournement de la rencontre avec le souffle. L'esprit pervers désunit l'humain en lui-même et les personnes, les cultures, les traditions et les ethnies entre elles.

L'esprit malsain enferme la vie dans une méprise qui protège l'image au détriment de la vie. Voulant bien faire, l'humanité s'accroche, s'obsède, se contrôle, cède à la peur de l'a/Autre. L'esprit malsain enferme ses victimes dans la prison d'une même apparence

qui dénie la diversité de fait. On fait de la similitude visible le critère de l'unité comme si l'Église pour être *une* devait se vivre sous une seule et même forme. La recherche du bien conduit à la pathologie spirituelle.

À l'inverse, l'esprit sain peut sembler se moquer de la prudence. Il ouvre la porte à l'aventure abrahamique qui conduit vers l'inconnu d'une création ouverte qui rend l'humain partenaire et interlocuteur de Dieu. L'entrée dans cette aventure confirme notre identité de filles et de fils de Dieu.

CONCLUSION : OUVERTURE

Selon Gn 2-3, notre état natif est la perversion. On ne sort de la perversion qu'en consentant à prendre le chemin de la conversion qui requiert un renoncement à la prétention à l'absolu philosophique et métaphysique. Pour l'humain, il n'y a pas d'autre absolu que la vie qui coule de source et sans laquelle il s'éteint pour de bon avec la mort.

La conversion exige une attitude nouvelle et impopulaire. Il nous faut apprendre à lâcher les prétentions à la vérité, à la loi naturelle et à la morale si chère aux traditions religieuses. En Jn 14, 6, le Christ affirme être le chemin, la vérité et la vie. Le chemin, la vérité et la vie ne sont pas des notions, c'est la personne du Christ. Cela implique que le Premier Testament et le Second ne sont nullement des livres de morale ou des écrits qui nous donneraient accès à une vérité statique et immuable.

Ce qui menace l'humanité ce n'est pas le foisonnement d'approches religieuses et spirituelles et pas davantage le relativisme moral. Ce qui la menace de manière encore plus subtile, c'est la surdité à la Voie, à la Vérité et à la Vie qui parle en nous et entre nous et qui cherche à faire de nous des instigatrices et instigateurs du Royaume.

La nécessité de la conversion annoncée dans toute la Bible est l'invitation pressante de développer une spiritualité d'écoute de la Parole, le Verbe, qui s'engendre dans la Chair de l'humanité et qui s'y révèle inlassablement à quiconque tend l'oreille.

Nous sommes invités à passer de l'obsession religieuse (l'homme fait pour le sabbat) à la liberté religieuse (le sabbat est fait pour l'homme) (Mc 2, 27 et Lc 6,5). Ainsi l'ouverture à l'inédit prête parole au cri souffrant et la rencontre avec un-e intervenant-e qui œuvre à ce niveau devient signe efficace de la présence de l'Esprit du Verbe fait chair. La rencontre devient ainsi sacrement dans l'audace et la créativité.

Ce « sacrement » est en même temps en deçà et au-delà de l'orthodoxie doctrinale ou spirituelle. Les pierres d'attente de l'espoir humain témoignent, sous des apparences multiples et diversifiées, d'une quête commune qui parcourt l'humanité tout entière et dont les traditions spirituelles et les religions sont les « témoins » précieux.

Ces monuments qui perdurent depuis la nuit des temps ont besoin de personnes capables de les lire comme des documents à la fois fixés dans des écrits et ouverts à la vie afin de redevenir source de vie plutôt que cultes ou spiritualités dédiés à la mort. Car, dans la profondeur abyssale de l'esprit affronté à la mort, il y a de multiples chemins qui cherchent à dire quelque chose de la vérité de la vie qui espère un au-delà de soi qui soit à l'abri de la mort conçue comme la fin de tout. Une intervention audacieuse et créative sait se saisir de la différence des référents spirituels ou religieux pour aider la personne malade à retrouver la voie de l'union dans la différence là où la différence se comprend d'abord comme une menace ou comme une exclusion jalouse.

Claude Mailloux, Ph.D. Théologie pratique